

Proposition de communication

18th International Marketing Trends Conference 17th-19th January 2019 Venice

Titre : L'Overdose touristique

Title: Overtourism

Abstract

The press echoes movements here and there expressing more than negative feelings towards tourists. They behave badly, they are too many, and they sometimes exceed the number of locals as in Venice or Saint Tropez. We find catchphrases such as this website one which reads "Iceland is beautiful except its 2 million tourists". We have been dreading and denouncing for more than 10 years that here and there, natural areas are becoming amusement parks.

Beyond a certain amount tourist become undesirable. We talk more and more about the disadvantages of mass tourism after having desired it and organized it.

Tourism is meeting the local, its country, its culture, its traditions. We can't be surprised by the exasperation of hosts who sometimes welcome up to more than ten times, even a hundred times more visitors than they have inhabitants.

This paper tries to recall on the one hand, the phenomenon of the Disneylandisation of the planet, transforming it into a theme park(s) and, on the other hand, the consequences of this phenomenon also called tourism massification.

Faced with the growing number of tourists, the different actors propose sometimes questionable answers. Thus, leisure spots develop at the discretion of the popularization of tourism, the carrying capacity is more and more disproportionate as the gigantism of cruise ships shows it. We will examine the responsibility of local actors and their sometimes-contradictory attitudes. We will see if the limitation of the access to certain sites constitutes the beginning of an answer to this tourist overdose.

Key words: overtourism, mass tourism.

Mots clefs : overdose, tourisme de masse.

Introduction

95 % des voyageurs se rendent sur moins de 5 % de la planète.¹

Au lendemain de l'année internationale du Tourisme Durable pour le Développement (2017) et de l'élaboration du programme "Le tourisme et les objectifs de développement durable à l'horizon 2030", la question de l'overdose touristique abordée dans ce papier choque, soulève des questions.

Il est possible de dater l'émergence de ce qui fut appelée "une alternative au tourisme de masse" dans les années 1980-90 (Dernoi, 1981, Butler, 1990, Lane, 1990).

Naissait alors la notion de tourisme soutenable en même temps que la revue anglosaxonne "*Journal of Sustainable Tourism*".

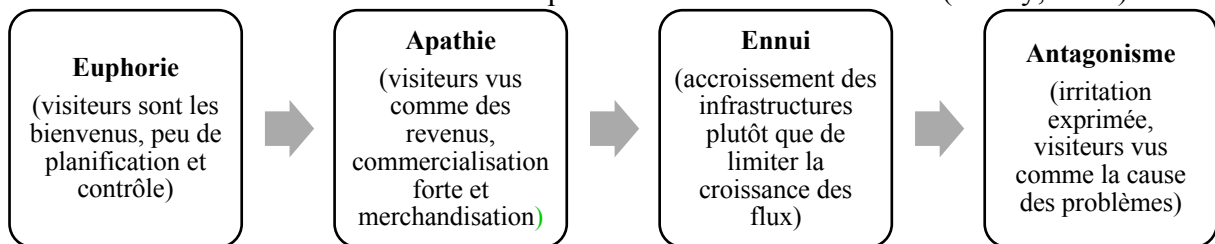
Bramwell et Lane (1993), donnaient, dans un des premiers numéros de cette revue, une définition du tourisme soutenable : « Une approche positive destinée à réduire les tensions et les frictions créées par les interactions complexes entre l'industrie du tourisme, les visiteurs, l'environnement et les communautés qui accueillent les vacanciers ». C'est nous qui soulignons ces termes. Cette définition anticipe très largement le thème de l'overdose touristique.

Vingt-cinq ans plus tard, nous devrions nous étonner de traiter un sujet dont on pourrait penser qu'il appartient au passé.

En nous appuyant sur les différents niveaux de « l'irritation des hôtes » selon Doxey (schéma 1), nous verrons que la massification du tourisme amène, après une période d'euphorie passagère, au niveau de l'antagonisme.

Les visiteurs/touristes sont alors vus comme la cause de tous les problèmes.

Schéma 1 : différents niveaux et séquence de l'irritation des hôtes (Doxey, 1975)



Dans la perspective annoncée d'une croissance soutenue du secteur (environ + 4%/an en moyenne), la question centrale de cet article s'articule autour de comment passer d'une croissance quantitative, menant à une overdose touristique, à une croissance qualitative basée sur la responsabilité des entreprises, des organisations, des citoyens.

Des concepts aux constats

Les tensions ou frictions entre visiteurs et visités non seulement demeurent, mais semblent s'intensifier. Ce constat apparaît comme logique au vu de la croissance du secteur (+7% en 2017, +6% sur les 4 premiers mois de 2018, pour le tourisme international, source UNWTO baromètre) et donc des volumes quantitatifs en présence.

De plus, la question de l'overdose touristique ne concerne pas seulement le volet social mais, il nous semble, également l'environnement.

Le *continuum* de l'évolution du cycle de vie du tourisme mondial apporte son lot de terminologies et concepts. Nous suggérons, sans la prétention de l'exhaustivité, un récapitulatif de ces éléments dans le tableau 1.

¹ <http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2018/07/06/20002-20180706ARTFIG00381-5-sites-touristiques-au-bord-de-la-saturation.php>

Tableau 1 : Continuum lié au cycle de vie du tourisme

Tourisme soutenable - Principes et objectifs (Sharpley, 2009, p. 70)	Bramwell et Lane, 1993 Sharpley, 2009
Développement durable	CMED, Rapport Bruntland, 1987
Tourisme alternatif - Ecotourisme, tourisms solidaire, équitable, responsable, collaboratif, tourisme vert	Dernoi, 1981; Butler, 1990 TIES, <i>The International Ecotourism Society</i> , 1990,
Empreinte écologique Empreinte carbone Bilan Carbone©	Rees et Wackernagel, 1996 ; Gössling et alii, 2005 ; Gössling et alii, 2008 ; Lenzen et alii, 2018 Ademe France
Croissance qualitative vs quantitative	Müller, 1994
Tourisme indigène et équitable - Déplacement spatial, social et culturel	Ryan et Aiken, 2005
Anthropocentrisme vs Ecocentrisme	Page et Connell, 2009
<i>Overtourism</i>	Becker, 2013
Histoire du tourisme de masse	Boyer, 1999

Au sujet de l'environnement, une récente étude parue dans la revue *Nature Climate Change*, indique que la contribution du tourisme aux émissions de gaz à effet de serre est de 8%. L'empreinte carbone (*Carbon footprint*) mesurée ici, est plus englobante que le seul CO₂. Elle prend en compte, au-delà du voyage à destination, l'hébergement, la nourriture, les souvenirs, les transports sur place et la chaîne d'approvisionnement des services.

Les auteurs indiquent également un élément révélateur de tensions potentielles. Ils soulignent que « les pays hôtes comme la Croatie, la Grèce ou la Thaïlande ont à supporter des émissions bien plus importantes de la part de leurs visiteurs que celles que leurs citoyens vont causer ailleurs dans le monde » (Lenzen et alii, 2018).

En clair, un touriste états-unien en Croatie émettrait bien plus d'émissions qu'un touriste croate aux Etats-Unis. L'overdose touristique révélatrice de tensions risque, dans ce contexte, de s'amplifier.

Voilà un premier élément motivant ce papier. Avec l'objectif programmé du développement d'un tourisme soutenable et la croissance attendue du secteur (1,8 milliard de touristes internationaux en 2030 vs 1,3 milliard actuellement), la contribution du tourisme aux Ges est préoccupante.

Ainsi, la presse se fait l'écho de mouvements exprimant des sentiments plus que négatifs à l'endroit des touristes. Ils se tiennent mal, ils sont trop nombreux, parfois ils dépassent le nombre de locaux. C'est le cas en Islande (Morris, 2016) qui compte un peu plus de 323 500 habitants et a accueilli plus de 1 350 000 touristes mondiaux en 2016.

Un an plus tard un site Internet titre : « L'Islande est magnifique exceptés ses 2 millions de touristes »². Une des conséquences de cette affluence est qu'ici les prix des logements ont bondi de 100% en six ans. De par la loi du marché immobilier devenu inabordable ou de par l'éviction des populations pour favoriser le développement touristique (complexes hôteliers, resorts, golfs...), le phénomène du "déplacement spatial, social et culturel" des locaux (Ryan et Aiken, 2005) semble sinon s'amplifier, à tout le moins se dupliquer.

² <https://www.wired.com/2017/05/icelands-beautiful-except-tourists/>

Ce n'est pas un exemple isolé : Venise, Tenerife et Gran Canaria aux Canaries... sont des cas semblables. Ainsi Venise compte 55 000 habitants et reçoit 30 millions de touristes internationaux. Autrement dit, il y a chaque jour dans la ville environ 540 touristes par habitant ! Aux Canaries, les touristes étaient 10,6 millions en 2013 et 16 millions en 2017.

Si cette communauté autonome dénombre 2,1 millions d'habitants, Gran Canaria et Tenerife en totalisent 1,7 million. Les immeubles d'habitation sont régulièrement réquisitionnés au service du tourisme et transformés en hôtels.

Aujourd'hui, trop nombreux, les visiteurs, les touristes, seraient ici ou là, *persona non grata*.

À Venise des tags ordonnent aux touristes de rentrer chez eux, on trouve même des formules telles que : « bienvenus aux migrants, pas aux touristes ! ».

Dans la communauté autonome espagnole, le taux de chômage demeure élevé (21,8%) car les emplois offerts par les hôtels, désormais haut de gamme, nécessitent du personnel qualifié maîtrisant notamment les langues étrangères. Les hôteliers recrutent des continentaux et n'offrent donc aux Canariens que peu d'emplois.

Si le tourisme est la rencontre avec l'autre, son pays, sa culture, ses traditions, comment s'étonner de l'exaspération d'hôtes qui accueillent parfois jusqu'à dix fois, cent fois plus de visiteurs qu'ils ne comptent d'habitants.

Naissance de l'overdose par la réduction de l'espace vital

L'overdose touristique est la conséquence, exprimée ou non, d'un « trop ». Les exemples ci-dessous donneront un aperçu des causes de cette tendance.

Le point de départ est la mise en marché des destinations : l'euphorie (schéma 1). Pour des raisons économiques et sociales évidentes les touristes sont ainsi les bienvenus.

Le Japon lance actuellement une campagne promotionnelle destinée à attirer plus de touristes français. Notre presse nationale relate largement le succès touristique de telle ou telle région française ou les taux record de remplissage de ses hôtels. Chaque département, chaque région française déploient des stratégies de communication afin d'attirer le plus possible de touristes. Ainsi, le tourisme résulte d'ingérences dans les espaces des futures destinations où, au nom du développement économique et de l'emploi, l'investisseur mettra en œuvre sa stratégie d'ingénierie touristique.

Il peut s'agir de *lodges* luxueux ou d'hôtels 5 étoiles installés dans un *resort* climatisé avec de somptueuses piscines ou de simples paillottes, boutiques de souvenirs ou restaurants de tous types. Ces espaces empiètent sur la tranquillité des locaux, ils voient leur microcosme déformé, dénaturé... c'est un motif du rejet. L'ennui survient après les phases d'euphorie et d'apathie.

Par ailleurs, absence et omniprésence se côtoient lorsque l'on parle de tourisme. La saisonnalité est un phénomène connu des espaces touristiques sur-fréquentés selon les périodes. Elle représente un autre asynchronisme ambiant. En effet, l'espace vide un certain temps, doit, par à-coups, faire face à des vagues déferlantes de touristes en mal de villégiatures.

Ces fluctuations aboutissent donc, selon les périodes, à des infrastructures soit surdimensionnées, soit congestionnées. Dans le premier cas, cela transforme le décor ambiant en lieu abandonné. Dans le deuxième il est à redouter que d'autres infrastructures viennent s'ajouter aux précédentes. C'est le problème de la massification avec l'émergence d'antagonismes forts. Les stations de montagne ou de bord de mer connaissent ces phénomènes de désertion et suroccupation.

Les touristes/visiteurs ont besoin de se nourrir, de se loger, ils se promènent, ils émettent des déchets difficiles à collecter, à traiter. C'est toute la question de l'empreinte écologique prenant en compte toutes les ressources nécessaires au développement d'activités et des moyens

indispensables au traitement des déchets (Rees et Wackernagel, 1996). Tout cela hypothèque les lieux visités et conduit petit à petit à l'antagonisme énoncé dans le schéma 1.

Il est des destinations, Venise par exemple, qui reprochent aux touristes certains comportements blâmables : déchets jetés n'importe où, comportements déplacés et choquants, non-respect des cultures locales. Les mêmes attitudes s'observent actuellement en Islande. La phase d'antagonisme se dessine.

Mais il semble logique qu'un bateau de croisière qui dépose quelques 7 000 excursionnistes dans une ville pour seulement quelques heures peut créer des tensions. C'est un peu comme si les escales comptaient moins que le séjour sur le bateau devenu destination en soi. Un parc d'attraction flottant à bord duquel on dépense sans compter. La ville de Venise dépense plus à fournir aux passagers et aux bateaux les services dont ils ont besoin (eau, électricité, nettoyage) qu'elle ne perçoit de revenus : taxes portuaires par passager.

On ne parle pas de ce que les croisiéristes ne peuvent dépenser sur place faute de temps, l'escale étant trop brève. Becker (2013) cite aussi l'exemple de Belize. Les croisiéristes dépensent en moyenne 44 \$ à terre quand les touristes venus par voie terrestre dépensent au minimum 96 \$ par jour et 653 \$ par séjour.

Le bilan précis entre les apports économiques court-terme et les dommages collatéraux environnementaux long-terme (notamment sur la lagune dans le cas de Venise) mériterait d'être réalisé. A l'inverse du quota on pourrait alors imposer une durée minimum de séjour. Elle aurait l'avantage de rapporter de l'argent aux hôtes et non plus aux seuls organisateurs de voyages.

Déplacement spatial, social et culturel des autochtones

Dans le cas d'espaces insulaires, cela se traduit parfois par un déplacement forcé des habitants vers le continent ; l'île de Ré, Belle-Île, la Corse, Majorque, Tenerife aux Canaries, l'île de Skye... connaissent ces phénomènes de déracinement. N'ayant pas les moyens d'acheter sur l'île, les locaux notamment les jeunes, se trouvent contraints d'investir dans des logements sur le continent. Ces déplacements spatiaux rappellent des contraventions aux respects des droits de l'homme mises en évidence en son temps par l'ONG *Tourism Concern*.

Plusieurs exemples dans les années 90, au Guatemala, au Kenya, en Birmanie, en Malaisie ou Hawaï attestent de ce mouvement des déplacements spatiaux et culturels par la force (Page et Connell, 2009 : 415).

Les déplacements sont aussi culturels et bien entendu sociaux (Ryan et Aiken, 2005).

Malgré un rejet clairement exprimé des hôtes, certains professionnels du tourisme font la sourde oreille. Ils déploient des trésors d'imagination pour concevoir des produits emmenant les voyageurs dans ces lieux dont les habitants clament « qu'ils seraient mieux sans ». Ainsi DMCmag³ dans son édition du 14 décembre 2017 propose « une immersion dans les tribus nord tanzaniennes ». Pour mettre l'eau à la bouche des futurs clients, le magazine les interpelle en ces termes (encadré 1).

Encadré 1

« Les célèbres Massaïs sont partout, et font partie intégrante des paysages du Nord de la Tanzanie. Nous connaissons tous la réputation de ce peuple noble et fier, ces éleveurs et guerriers semi-nomades, dont le mode de vie a été décrypté, disséqué... [...] Nous vous proposons de partir à la rencontre des Hadzabes ; une des rares familles de "Bushmen" »

³ <http://www.dmc-mag.com/communiqués/tanganyika-expéditions/2019-immersion-dans-les-tribus-nord-tanzaniennes>

présente dans la région du Lac Eyasi qui pratique encore le "Click Language" et la chasse à l'arc avec des flèches empoisonnées ».

Cette accroche montre le peu de cas fait au titre de la dignité des individus inscrite dans l'article 1^{er} de la déclaration des droits de l'Homme. Le ton ici est condescendant et choquant. Nous traduisons : les Massaïs sont maintenant trop connus, venez découvrir d'autres "sauvages". Que gagnent les Hadzabes à ces visites ? Ou plutôt que perdent-ils à accueillir ces voyeurs ? Sont-ils d'accord ? Mais le plus choquant à notre avis c'est que les quelques mots décrivant ces Hommes et leurs us et coutumes sont semblables à ceux d'une publicité pour un produit vendu en supermarché.

Si l'imagination du client n'est pas assez excitée, des photos sont là pour l'aider. Comme une « belle image vaut mille mots »⁴, on donne à voir des femmes en tenue traditionnelle, parées de leurs bijoux ou des hommes posant arc et flèches en main, vêtus de peaux de bêtes.

Ces "sauvages professionnels" ont certainement revêtu leur "costume de scène" pour la photo. Mais il y a pire. Le gouvernement de Tanzanie réduit le territoire Massaï de façon à laisser plus de place aux riches touristes venus chasser !⁵

Overdose et Environnement

En plus des déplacements, il est aussi question de l'environnement.

Saint Tropez, le Mont Saint-Michel, Venise ou les nombreuses îles françaises sans pont (Bréhat, Belle-Île, Sein, Houat...) sont, au-delà des phénomènes de congestions, quelques exemples posant les questions du traitement des déchets, des approvisionnements et/ou de la dégradation des paysages.

Ajouté à l'énergie au cœur des questions liées au changement climatique (Gössling et alii, 2005, 2008), l'eau est aussi une préoccupation grandissante car nécessaire à la vie après avoir été le prétexte aux premières escapades touristiques (balnéo et thalassothérapie, baignades...). Nous nous devons de citer aussi l'Iceland Water Park de Dubaï, parc aquatique entièrement artificiel fait de piscines, toboggans et de fausses rivières et d'une cascade dont les chutes consomment 100 000 gallons d'eau par minute (Becker, 2013).

Par ailleurs, n'oublions pas que les conséquences écologiques, mises en évidence dans l'étude parue dans *Nature Climate Change* (Lenzen et alii, 2018), impactent surtout les sociétés en "voie de développement" - températures excessives en Afrique, montée des eaux dans le Pacifique entraînant des nouveaux statuts de réfugiés climatiques, inondations ailleurs, intensifications des cyclones. Notre logiciel de consommateur géographique n'est, ainsi, plus adapté face aux changements climatiques que nous connaissons (Gössling et alii, 2008). Notre grille de lecture doit changer.

Car si les monuments, les paysages, l'environnement, la faune, la flore sont détruits, qu'advient-il du tourisme ? Il n'est pas concevable d'imaginer la découverte de lieux magnifiques qui ne le sont plus.

Il semble que, dans certains cas en effet, l'irréversible ait été atteint (glaciers disparus, rivières et lacs asséchés, espèces en diminution, forêts laminées, coraux détruits).

Au sujet des infrastructures, il paraît raisonnable également de penser à réutiliser des structures existantes plutôt que d'en créer de nouvelles.

Conséquences inattendues de l'overdose touristique

⁴ Confucius.

⁵ Journal Télévisé du 9 juillet 2018 France2

Prenons l'exemple de Dubrovnik. La cité médiévale croate est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Cette dernière recommande de ne laisser que 8 000 visiteurs y pénétrer chaque jour, sous peine pour Dubrovnik, de perdre son classement au patrimoine mondial. Le maire de la ville a réduit ce quota de moitié (4 000). Il admet que cette mesure coutera sans doute un million d'euros à la ville. Mais il dit aussi : « Nous méritons d'être une destination au top niveau qualité »⁶. La préservation de la ville n'a donc d'autre but que de la maintenir parmi les premières destinations touristiques ! La recette est simple. Réduire la masse de visiteurs au profit des plus malins ou des plus rapides qui arriveront avant les autres. La question de la pérennité du tourisme de masse est clairement posée.

Comme c'est le cas dans d'autres villes, la population locale fuit, elle serait tombée de 5 000 en 1991 à 1 000 aujourd'hui. Les bateaux de croisière sont évidemment visés. Ils ont déchargé quelques 800 000 passagers en 2016, Dubrovnik table sur un million en 2017.

Le tourisme ne devrait pas être un catalogue de destinations que l'on coche au fur et à mesure de notre vieillissement ou de notre statut social. La marchandisation du tourisme nous a montré ses limites en termes d'infrastructures (bétonnage des côtes, des montagnes, des bijoux terrestres, la multiplication des accès, des aéroports pour arriver plus vite *in situ*), mais aussi de comportements parfois déviants (tenues, attitudes post coloniales, tourisme sexuel, acculturation...). Les tombeaux égyptiens, les temples d'Angkor sont malmenés par les pas des très nombreux touristes qui érodent le sol fragile sur lequel reposent ces édifices. Quand ce ne sont pas les hôtels qui drainent la nappe phréatique en sous-sol d'un édifice le faisant s'enfoncer et le menaçant de s'effondrer. Tout cela afin que l'établissement ait assez d'eau pour les douches, les toilettes, voire le golf utilisé par les touristes.

C'est le cas à Bayon près d'Angkor. Il y a fort à parier que les touristes ne se rendront plus sur le site si les temples venaient à disparaître. Nous concevons parfaitement la fascination qu'exercent ces lieux mais le nombre croissant de visiteurs les met en péril.

Comment tempérer les nuisances qu'occasionnent ces touristes ?

La réponse par la limitation d'accès et la duplication

Pourquoi ne pas limiter les visites à des périodes de l'année ou n'autoriser qu'un certain nombre de visiteurs par jour ? Il paraît indispensable de limiter aussi le nombre d'hébergements touristiques, de réduire la mobilité. Ces deux voies sont totalement à contre-courant de ce qui se vit actuellement et des tendances à venir.

Réguler le tourisme de sorte à désencombrer les sites revient aussi à offrir à ces touristes une expérience meilleure, moins de queues et moins de regards noirs de la part des locaux. L'excès de touristes est la rançon du succès de la destination.

La plage de Maya Bay en Thaïlande sera inaccessible aux bateaux pendant la basse saison (juin-octobre) pour laisser aux coraux le temps de se régénérer⁷. La question se pose de savoir combien de temps les autorités thaïlandaises résisteront au manque de revenus générés par ces vaisseaux porteurs de 5 000 passagers chacun.

Certains des sites les plus emblématiques, comme le château de Versailles, réfléchissent à mettre en place des mesures de restriction pour assurer leur préservation ou la sécurité des visiteurs⁸.

⁶ <http://www.holidayweekly.pk/outnumbering-locals-overtourism-takes-ugly-turn-many-cities/> publié le 16 août 2017

⁷ <http://www.lefigaro.fr/voyages/2018/03/01/30003-20180301ARTFIG00205-thaïlande-fermeture-temporaire-de-la-baie-rendue-celebre-par-le-film-la-plage.php>

⁸ http://info.economie.lefigaro.fr/conjoncture/2018/07/06/20002-20180706ARTFIG00381-5-sites-touristiques-au-bord-de-la-saturation.php?utm_source=AM2&utm_medium=email&utm_campaign=Economie

Pour vider certains quartiers parisiens des touristes, des promenades sont organisées dans des zones plus populaires. Visites de marchés, balades dans les rues, mais surtout rencontres avec des locaux. Ces derniers se plaignent que ces visiteurs troublent leur quotidien, les empêchent de travailler, surtout sur les marchés où ils regardent les étals, encombrant les allées sans rien acheter.

L'île de Pâques a établi une capacité de charge pour limiter le nombre de visiteurs à un seuil tolérable. Certes ce chiffre pouvait fluctuer selon les besoins de l'hôte mais l'idée en soi n'est pas si mauvaise... Comme dans le cas de Dubrovnik, le manque à gagner fera-t-il bouger le curseur du seuil tolérable ?

Si Lascaux a été fermée au public en 1963, c'était pour protéger les peintures rupestres qui l'ornent. Lascaux 2 fait florès avec 270 000 visiteurs⁹. Lascaux 4, récemment ouverte, en a reçu 28 000 en janvier 2017 (Chassain, 2017). Les visiteurs dégradent les peintures du seul fait de leur respiration. Ils savent, qu'ils voient désormais un *fac-similé*, ils ne sont pas trompés. Pour autant cela fait réfléchir. Se déplacer, parfois de loin, pour voir une copie, cela pose question ! Autant se payer un bon DVD avec tous les commentaires et en profiter dans son canapé... C'est la piste du *staycation*¹⁰ !

L'expérience voudrait qu'il en soit de même à la Chapelle Sixtine. Quand il en a terminé la restauration, André Chastel a dit qu'il serait bon de la fermer au public pour la préserver. Un *fac-similé*, dans l'esprit de celui de Lascaux aurait été tout à fait envisageable. Pour d'autres lieux ou sites c'est plus compliqué.

On pense à Versailles, aux Cinque-Terre... car ces endroits sont difficilement duplicables. Pour certains sites c'est opérationnel : Centre Pompidou à Metz et Malaga, Louvre à Lens et Abu Dhabi ; la mondialisation culturelle est en marche.

Malgré les efforts que font certains de voyager en limitant autant que possible les émissions nocives : train plutôt qu'avion, tourisme de proximité, *slow tourism*, déplacements plus rares mais de plus longues durées... il ne semble pas que cela change quoi que ce soit. L'accroissement du nombre, l'accès à ce loisir se démocratisant et le prix du pétrole restant très faible, le secteur connaît une croissance que bien d'autres activités aimeraient avoir.

Un billet d'avion *low cost* est souvent moins cher qu'un billet de train ou le prix du ticket de parking pendant votre absence.

Venise prend des mesures pour limiter le nombre de bateaux de croisière ainsi que celui des visiteurs place Saint Marc. L'Espagne connaît le même problème d'excès de touristes et clame haut et fort sa vindicte contre eux. C'est aussi le cas d'Amsterdam.

La problématique s'amplifie lorsque l'on sait que certains locaux profitent de la manne touristique (ex : cas des loueurs via la plateforme Airbnb) quand d'autres estiment que trop c'est trop.

Par ailleurs qu'advient-il de cette attitude de rejet quand survient une baisse soudaine ? Ainsi Barcelone qui se plaignait de leur surnombre, se lamente aujourd'hui de leur absence (Château, 2017) depuis le referendum du 1^{er} octobre 2017. Ils seraient 15% de moins, l'impact dépassant celui des attentats.

Il semble donc nécessaire que tous les locaux, qui sont parties prenantes, soient d'accord pour réduire le nombre de touristes chez eux, prenant les mesures nécessaires et acceptant sans doute, pour certains, de perdre de l'argent. Certes ils perdront de l'argent chaque année mais s'assureront la pérennité de leur destination ; à défaut le problème semble difficile à résoudre.

⁹ www.pays-perigord-noir.com/cgi-bin/PPN/default.asp?p=tourisme_stats

¹⁰ Du verbe *to stay*, rester et *vacation*, vacances. Nous pourrions traduire par « Vacances chez soi ».

Réponse par l'étalement des touristes

La conduite du changement dans les entreprises touristiques est une piste qui permettrait de réguler l'activité touristique. Etaler les touristes dans l'espace peut sembler une bonne idée. Toutefois des précautions s'imposent.

Premièrement, certains opérateurs axent leur communication sur les destinations "sans touriste" avec des messages du genre : « venez vite découvrir ces villages avant qu'ils ne soient envahis par les touristes ».

Nous pensons que c'est la perte de *business* des voyagistes ainsi que l'appât du gain qui motivent ces messages bien plus qu'un quelconque souci de respect ou de protection du pays dans lequel vivent les habitants. De plus il faut fidéliser le client en lui proposant toujours plus, toujours mieux. *Business as usual*, mais cette vision est à court terme.

En effet, combien de temps faudra-t-il pour que ces nouvelles destinations "sans touriste" deviennent elles aussi la proie de l'excès de visiteurs et que l'overdose touristique s'installe ? Il en est ainsi des offres déclinées autour du thème « la planète en danger ». Ici on pousse les touristes (aidés par les voyagistes) à aller voir les glaces de l'Arctique ou l'Antarctique fondre avant qu'il ne soit trop tard !

Quelques-uns découvrent un nouveau paradis, ils seront vite rejoints par d'autres jusqu'au moment où à leur tour, trouvant les touristes trop nombreux, ils chercheront un autre paradis moins visité.

Boyer (1999) a décrit cet effet de capillarité. Il faisait alors référence sans doute au snobisme des pionniers de telle ou telle destination qui souhaitaient rester entre soi ; aujourd'hui c'est uniquement la surpopulation touristique qui pousse vers d'autres coins du monde moins visités. Deuxièmement, l'étalement ou l'orientation vers d'autres attractions afin de décongestionner les sites les plus prisés nous semble un leurre profond. Amsterdam tente cette voie et envisage de diriger en saison estivale, certains touristes vers la plage la plus proche de la ville, vers d'autres musées ou centres d'intérêt moins prisés que le musée Van Gogh ou le Rijksmuseum. C'est oublier ce pour quoi le touriste vient à Amsterdam, surtout le primo-visiteur. Et puis on peut vite retrouver l'effet capillarité énoncé précédemment.

En réduisant l'accès aux touristes dans certaines destinations ne risque-t-on pas d'exacerber leur convoitise pour la *Cité interdite*, de les inciter à aller voir ailleurs, déplaçant géographiquement le problème ?

Conclusion

Le problème serait-il tout simplement le tourisme en soi ? C'est impensable. Certes, les populations hôtes se réjouiraient de leurs merveilles naturelles ou bâties préservées mais leurs cultures, leurs traditions, leurs créations resteraient méconnues, sans parler des pertes économiques dues au tourisme. N'oublions pas, autre dilemme, que certains pays en sont dépendants.

La planète n'est pas un parc à thèmes. Or il semble utopique, malheureusement, d'espérer une autodiscipline touristique au vu de la croissance démographique et aussi de l'aspiration des pays en transition à vivre cette escalade de la pyramide de Maslow.

L'overdose touristique atteint son paroxysme à certains endroits de la planète.

La baisse du nombre de touristes comme celle des mobilités (touristiques) sont en parfaite opposition « avec les prévisions internationales et les attentes des professionnels » (Ceron et Dubois, 2012). Nous pourrions rajouter qu'elles sont en opposition avec certains locaux qui

profitent de la manne touristique (Uberisation, Airbnbisation) ou de certains élus qui font tout pour attirer des touristes sans appréhender les contraintes de flux, de voisinage, en bref les tensions et frictions inévitables dans la plupart des cas.

Pour l'environnement, le problème « n'est pas de défendre la Nature mais plutôt de la soumettre, de la pressurer » (Bardolle, 2008 : 102-103), d'en tirer le plus grand profit. D'un côté on bétonne, on artificialise en espérant un retour sur investissement le plus rapide possible, de l'autre on répète à l'envi « j'ai fait ». Et pour ceux qui doutent, il y a les *selfies*. Et là les possibilités sont nombreuses : Kilimandjaro, Islande, Machu Picchu, Laponie, mont Blanc, Everest, Ushuaia, Maldives...

On peut se féliciter de la résistance de la Corse et du Pays Basque à cette tendance à la bétonisation. Rappelons que 100 000 ha de champs et de prairies disparaissent chaque année en France. « Tous les six ans, l'équivalent d'un département se transforme en rocade, voies ferrées, pavillons, parkings et aéroports » (Bardolle, 2008 : 58).

Par ailleurs et autre exemple, l'écotourisme est défini comme « une forme de voyage responsable, dans des espaces naturels, qui contribue à la protection de l'environnement et au bien être des populations locales » (TIES, 2018, www.ecotourism.org). Nous posons la question ici : avons-nous osé interroger ces populations locales afin d'appréhender ce que signifie ce bien être à leurs yeux... et non aux nôtres ? Et comment rejoindre un écrin d'écotourisme comme le Costa-Rica autrement qu'en avion lorsque l'on vient d'Europe, d'Asie ? Et nous irions, là-bas dans cet écrin de biodiversité à préserver, à grands coups de kérosène ? Quelle étrange vision !

Bien évidemment la problématique autour des restrictions reste récurrente. Elle renvoie bien sûr à la question de la capacité de charge élargie aujourd'hui à l'empreinte écologique (Rees et Wackernagel, 1996), plus simplement peut-être au Bilan Carbone©.

Nous clôturons ce papier par deux suggestions ouvrant ainsi d'autres perspectives de travaux. La première proposition porte sur la protection de l'environnement. Nous considérons qu'il est grand temps d'accorder des droits à l'environnement en tant que personne morale, représentée par un organisme comme l'Union Internationale de Conservation de la Nature. Cette structure présente la nature comme « la plus grande entreprise de la Terre » (IUCN, 2009)¹¹. A l'image des droits de l'Homme, la nature bénéficierait de droits universels.

La deuxième proposition est orientée vers les personnes, c'est-à-dire les touristes existants ou potentiels. Afin de réguler les mobilités amenant de facto à une réduction des flux in situ, nous suggérons un crédit de CO2 individuel. Nous osions cette proposition dès 2007 (Babou et Callot, 2007). Chaque personne aurait un crédit de CO2 (équivalent à 2 tonnes/an par exemple). Au fur et à mesure de ses consommations (habitat et déplacements) ce crédit diminuerait. Chaque personne prendrait alors conscience de son impact sur l'environnement (aspect pédagogique). Chacun pourrait alors agir pour limiter les changements climatiques.

Ce sont les deux vœux que nous formulons.

Bibliographie

Babou, I. et Callot, Ph. (2007). Les dilemmes du tourisme, Editions Vuibert, Paris.

Bardolle, O. (2008). De la prolifération des homoncules sur le devenir de l'espèce. L'Esprit des Péninsules, Paris.

Becker, E. (2013). Overbooked, Editor Simon & Schuster, New York.

¹¹ IUCN (2009). Wildlife Crisis Worse Than Economic Crisis, <https://www.iucn.org/fr/content/uicn-la-crise-que-traverse-la-vie-sauvage-pire-que-la-crise-économique>

- Boyer, M. (1999). Histoire du tourisme de masse, PUF, collection "Que sais-je ?", Paris
- Bramwell, B. et Lane, B. (1993). *Sustainable tourism: an evolving global approach*, Journal of Sustainable Tourism, 1(1), 1-15.
- Butler, R. (1990). *Alternative tourism, pious hope or Trojan horse?* Journal of Travel Research, 28(3), 4-45.
- Ceron, J-P., Dubois, G. (2012). Le tourisme dans l'outre-mer français face à la contrainte carbone, Mondes en développement, Tome 40, 2012/1-157, 11-28.
- Chassain, H. (2017). Lascaux 4 : plus de 28 000 visiteurs après un mois d'ouverture, 18 octobre, Sud-Ouest.
- Château, P. (2017). En Catalogne, le tourisme pâtit du référendum sur l'indépendance, 18 octobre, Le Figaro.
- CMED (Commission mondiale sur l'environnement et le développement) (1987). *Notre avenir à tous*, trad. Fr. 1988, édition de 1989, Montréal, éditions du Fleuve.
- Dernoi, L. (1981). *Alternative tourism: Towards a new style in north-south relations*, International Journal of Tourism Management, 2(4), 253-264.
- Doxey, G.V. (1975). *A causation theory of visitor-resident irritants, methodology and research inferences*, Conference Proceedings. Sixth Annual Conference of Travel Research Association, San Diego, 195-8.
- Gössling, S., Peeters P., Ceron J-P., Dubois, G., Patterson, T. (2005). *The Eco-efficiency of Tourism*, Ecological economics, 54, 417-434.
- Gössling, S., Peeters, P., Scott, D. (2008). *Consequences of climate policy for international tourist arrivals in developing countries*, Third world quarterly, 29(5), 873- 901.
- IUCN (2009). Wildlife Crisis Worse Than Economic Crisis,
<https://www.iucn.org/fr/content/uicn-la-crise-que-traverse-la-vie-sauvage-pire-que-la-crise-economique>
- Lane, B. (1990). *Sustaining host areas, holiday makers and operators alike*. In F. Howie (ed) Proceedings of the Sustainable Tourism Development Conference. Edinburgh: Queen Margaret College, 9-16.
- Lenzen, M., Sun, Y-Y., Futuray, F., Ting, Y-P., Geschke, A. & Malik, A. (2018). *The Carbon Footprint of global Tourism*, 7th May, Macmillan Publishers Limited.
- Morris, H. (2016). *Iceland becoming "Disneyland" as US tourists outnumber locals*, the Telegraph, 19th October.
- Müller, H. (1994). *The thorny path to sustainable development*, Journal of Sustainable Tourism 2(3), 131-136.
- Philippe Murray, (2007). *Après l'histoire*, Editions Gallimard, Collection Tel, Paris.
- Page, S.J., Connell, J. (2009). *Tourism. A modern Synthesis*, South-Western Cengage Learning, third Edition, Andover.
- Rees, W., Wackernagel, M. (1996). *Our Ecological Footprint: reducing Human Impact on the Earth*. BC and Stony Creek. Gabriola Island CT: New Society Publishers.
- Ryan, C. et Aicken, M. (eds) (2005). *Indigenous Tourism*, Oxford, Elsevier.
- Sharpley, R. (2009). *Tourism Development and the Environment: Beyond Sustainability?*, Earthscan Publisher.
- UNWTO-UNDP (2018). *Tourism and the Sustainable Development Goals – Journey 2030*, Highlights, document en ligne, consulté en juillet 2018, www.e-unwto.org.